

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 12

Artikel: La vesita de l'ecoula
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



CAPRICE DE VIEUX

N a des caprices à tout âge. Les jeunes en ont même plus que nous, les vieux. Cela se comprend. Ils ont un autre caractère que le nôtre.

Nous ne parlons pas des caprices féminins et pour cause. Allez donc vous y reconnaître.

Eh! bien, savez-vous l'idée qui nous a pris soudainement? Devinez! Vous ne trouvez pas?... C'est tout simplement de relire les ouvrages qui avaient fait la joie de nos jeunes années.

Nous sommes allé au cabinet de lecture et avons pris un abonnement. Notre intention était de relire la série des ouvrages d'Erckmann-Chatriau commençant par « Madame Thérèse », le « Conscrit de 1813 », l'« Invasion ». Hélas! espoir déçu. Ce n'est plus du tout demandé. Ça date, diable! Et le peu qu'il en reste est dans un état déplorable, fragmentaire. Il nous fallut renoncer.

Sur quoi nous rabattre. Nous consultons le catalogue. Tiens! Alphonse Daudet. « Les lettres de mon moulin ». « Donnez-nous, madame, les « Lettres de mon moulin ».

Ah! que de reminiscences! « Le sous-préfet aux champs ». Nous nous en souvenons : « Monsieur le sous-préfet est en tournée, cocher devant, laquais derrière, la calèche de la Sous-Préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, etc. » Le diable est qu'il doit songer au discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure, devant ses administrés. « Monsieur et chers administrés, Monsieur et chers... » et M. le sous-préfet oubliant son discours, couché dans l'herbe, fait des vers, en mâchonnant des violettes.

Et « Les Vieux! » — Une lettre père Azan? — Oui, m'sieur. Ça vient de Paris. Quelque chose me disait que cette parisienne allait me gêner toute ma journée, observe Daudet. J'avais projeté de la passer, tranquille, à musser dans les alpillès.

Et le voilà chez « les Vieux », deux petits vieux, très vieux qu'assistent deux petites bleues. Son arrivée met tout sens dessus dessous. Et quand il dit qu'il est l'ami de Maurice — Maurice, c'est le petit-fils chéri des deux vieux — c'est une révolution. Il n'est pas jusqu'aux canaris qui, dans leur cage, sont presque scandalisés de voir le monsieur, qui a mangé toute la « barquette ».

Lors d'une très chaude après-midi d'été, où le soleil dardait ses rayons dans la classe que nous occupions au Collège classique, alors à la Cité, il fallut fermer, presque clos, les volets. Notre professeur Charles Vulliémot, un professeur un peu spécial, peut-être, mais qui avait le don de nous intéresser, chose importante pour un pédagogue, flaira d'emblée notre peu d'ardeur au travail.

— Ecoutez, mes amis, nous dit-il, c'est sous les ombrages de Sauvabelin qu'il faudrait, cet après-midi, faire la leçon. Mais comme nous sommes confinés ici, il nous faut nous résigner. Seulement, comme nous ne pourrions faire de bon travail, il nous faut passer les deux heures qui nous sont fixées le plus agréablement possible. Je m'en

vais vous lire un ou deux contes des « Lettres de mon moulin » d'Alphonse Daudet. Commençons par l'« Elixir du révérend père Gaucher ».

Notre professeur était un excellent lecteur et puis il avait du « tempérament » et donnait une vie particulière à ce qu'il disait et lisait. Nous passâmes une après-midi délicieuse; nous serions restés en classe jusqu'à dix-huit heures.

Quel humour du bon tonneau dans cet « Elixir du révérend père Gaucher ».

« — Buvez ceci, mon voisin, vous m'en direz des nouvelles.

« Et le curé de Graveson, écrit Daudet, me versa deux doigts d'une liqueur divine, étincelante, exquise, j'en eus l'estomac tout ensoleillé. »

Puis, c'est conté, avec un charme exquis, l'histoire du fameux élixir créé par le père Gaucher, un pauvre frère lai qui n'en connaissait pas beaucoup plus que la préparation de sa liqueur. Grâce à lui, le couvent des Prémontrés, qui, faute d'argent, tombait en quenouille, fut restauré. La liqueur se vendait partout comme du sucre et l'argent abondait dans le coffre du trésorier du couvent.

Seulement, en enrichissant son couvent, le pauvre père Gaucher était en train de se damner. Il avait pris goût à son élixir et, le soir, dans son laboratoire, autour de ses alambics, il s'en passait de belles et l'on entendait des propos et des chansons qui n'avaient rien de canoniques.

Un jour, le pauvre père fut soudain pris de remords et commença à s'inquiéter du sort de son âme. Il s'en alla vers le Prieur, lui fit sa confession et se confondit en excuses, disant que, maintenant, c'était fini, il ne fabriquerait plus d'élixir.

Le prieur bondit! C'était la ruine. Il rassura le bon père, l'exempta d'assister aux offices du soir et le persuada de continuer la fabrication de l'élixir. « Il est toujours, lui dit-il, en manière de consolation, des accommodations avec le ciel. »

Mais, nous vous avons là raconté de mémoire les excellents souvenirs que nous avons gardés de nos lectures de jeunesse. Nous aurions beaucoup mieux fait de laisser d'emblée la parole à Daudet.

J. M.



LA VESITA DE L'ECOULA

VAITCE lo teimps dâi vesite. Lè z'ècouli recordant, recordant l'âo z'âleçon stâo dzor, à fère crère que n'ant rein aprâ de tot l'hivè tant s'ein baillant. Et l'è adî dinse, dza de noutron vilhio teimps. Quand lo saillî rarrêvâ, qu'on no demandâve dâi z'affère pè l'ècoula, sè pas que l'âi avâi, mâi tot sè mècilliâve et s'embouellâve deïn noutra tita. L'ètai épouâirâo.

No fallâi recordâ clli lâivro que l'âi desant la grammeire, po coumeincè pè lè lettre : « L'alpha-bet se compose de 25 lettres ou sons qui sont : abcd, tita de corbé, tant qu'âo z. » Et pu clliâ trioula que l'appelâvant dai voyelles et dâi consonnes. On pouâve recita âo picolon :

a est long dans pâte et bref dans patte

u est long dans flûte et bref dans culbute.

Mâ, cein que l'âi avâi de courieu, lè que quand on avâi recordâ bin dâi iâdzo, lè mot sè crès-avant, on l'âi compregnâi pe rein et on desâi :

a est long dans pâte et bref dans culbute.

Lo régeint sè fotâi ein colère, no baillîve 'na ramenâie ein travè dâi z'orolhie et pu, hardi lo chaumo ceint dize-nâo à copîi.

On l'âi pouâve rein tot parâi. On savâi pas porquie on ètai puni : on n'avâi min âobliâ de mot.

Aprî cein, lo livret, ein dèvant, à la recouletta pè doû, pè tràî, pè ion, ein châteint, âo bin drâi avau. L'è quie qu'ein avâi dâo mècillon, mècillieta. Heureusement que deïn clli teimps, lè monsu de la coumechon ein savant pas bin mè que no. Hormis tot parâi lo menistre et lo secretéro! Clliâo doû no baillîvant la fouère po cein qu'avoué leu faillâi pas einveintâ. Avoué lè z'auto, cein allâve mî :

— 2 fois 2? que ion no desâi.

— 5.

— Va bin, mon petit! Po ton âdzo, va pas pî tant mau. Te t'î rein trompâ que de doû (2).

Et pu, aprî, l'âi avâi la poésie, que l'è on af-fère iô lè mot sant alignî quemet dâi militéro, quatre pè quatre, houit pè houit, su on reing, ti lè bourion à la mîma hiautiau. On n'ein recordâve que iena, mâ on pouâve la dere âo picolon et sein quequelhî. Dâi iâdzo qu'on avâi pas lesî, on repregnâ la mîma po l'annâe d'aprî, mâ on savâi pas asse bin la recitâ. A la première vesita on desâi : (l'è pire po vo montra.)

Grand'mère était la gâté même,

On la trouvait toujours riant.

Depuis le jour de son baptême

Elle riait en s'éveillant.

De sa maison, riant aile,

Elle était l'âme, aussi depuis

Que son fuseau reste immobile,

On ne rit plus dans le pays.

Vaitcè po lo premi coup. Mâ onn'annâie aprî, quand on avâi segneulâ, po la vesita on desâi :

...Depuis

Que son museau reste immobile,

On ne rit plus dans le pays.

L'è dinse quand on a trào recordâ et vo dio pas onna dzanlhie.

Et aprî cein, lo catsimo, lo catsimo per deman-de et reponse iô sè desâi tota la Bibllia, du Adan tant qu'à la Pocalypse. L'è cein que faillâi pouâi débliottâ su lo bet dâo dâi, po cein que l'è âo menistre que fallâi lo recitâ. L'è quie dedein qu'on s'embarvoudiâve lo mè, n'è pas de dere. L'è qu'asesbin, l'âi avoué on moui de clliâo deman-de que sè desant : *Qu'arriva-t-il ensuite?* qu'on savâi jamé la quinta faillâi dere. Et principalement que lo menistre allâve ein châteint. No desâi la deman-de et pu fallâi dere la reponse rique raque :

D. — *Qui a créé le monde?*

R. — *C'est Dieu!*

Pu verive quauque foliet :

D. — *Qu'arriva-t-il ensuite?*

R. — *Il le vendit à Potiphar, serviteur de Pharaon!*

L'âi faliâi sè trovâ, allâ pî.

Et l'histoire âo père Noé que l'ètai einclliou

dein l'artse quand lè bombe dâi cieux l'étant âo-verte. Lo catsimo desâi lè bonde des cieux, mâ on compregnâi mî quand on récitâve lè bombe. Et pu Noé l'avâi latsî on pindzon que l'êtâi 'na colombe ; aprî cein, lo bon Dieu l'avâi einvouyî on-na grouch'ôura po chêtâs la terra. Cein l'êtâi bin eimbovellâ po dâi petit quemet no. La leinga no verive, lè su et on einmèclliâve lè reponse :

D. — *Que fit Noé après le déluge ?*

R. — *Il lâcha un grand vent qui sécha toute la terre.*

Ah ! clliâo vesite dâi z'autro iâdzo !

Marc à Louis.

Au tribunal. — Où habitez-vous ?

- Nulle part.
- Et vous ?
- En face de mon camarade.

Réponse difficile. — Maman, qu'est-ce que c'est qu'un grand quart d'heure ?

- Un peu plus d'un quart d'heure...
- Et un petit quart d'heure ?
- Un peu moins d'un quart d'heure...
- Et un bon petit quart d'heure ?
- Ouf !

UN BON MARCHÉ

Il y a pas mal d'années que cette petite histoire s'est passée ; c'était du temps, de l'heureux temps, où le vin de Lavaux, Riex ou Epesses, se vendait 18 ou 20 centimes le litre, si ce n'est encore le pot.

Un brave homme de la Vallée, s'appelait-il Golay, Meylan ou Rochat, venait-il du Brassus, du Lieu ou des Bioux, je ne saurais vous le dire ; un brave Combiér, dis-je, s'en fut, comme il le faisait chaque année, acheter du vin du côté d'Epesses. Il se mit en route avant jour, avec son char et sa fuste ; une fuste n'était pas de trop, vu le bon marché du vin cette année-là. Après avoir traversé tout le canton, il arriva à Epesses. Ordinairement, il arrêtait à l'avance le vin qui lui était nécessaire ; mais, cette année-là, il se dit qu'il en trouverait tant qu'il en voudrait, du bon et presque pour rien, car les caves en regorgeaient et les vigneron ne savaient souvent pas où le loger. En arrivant, son premier soin fut d'aller boire une verre à la pinte, pensant bien y rencontrer quelqu'un qui aurait du vin à vendre. Il y trouva, en effet, un Bovard ou un Duboux avec lequel il entra en conversation, lui expliquant le but de son voyage. Il n'aurait pas pu mieux tomber, car ce vigneron avait justement du vin à vendre. On but quelques demis et l'on parla du prix. Le vigneron laissait son vin à 18 centimes, ne sachant où tout le loger ; le Combiér, voulant profiter de la situation, n'en offrait que 10 centimes. Ni l'un ni l'autre ne semblait disposé à céder. « Allons d'abord le goûter », dit le vigneron ; et, il emmena notre Combiér à sa cave. On goûta et regoûta le nouveau ; et, dans son accent chantant, l'homme de la Combe le trouva bien bon ; mais il ne voulut pas déborder de son offre de 10 centimes ! Le vigneron, voyant à qui il avait à faire, à un tout malin, lui dit tout à coup : « Eh bien, je préfère vous remplir votre fuste pour rien, plutôt que de vendre mon vin à ce prix ! » Allez chercher votre baril, qu'on le remplisse pour le voyage ; et, pendant que mes fils rempliront la fuste, allons manger un morceau en rebuvant un verre. » Le baril fut rempli... et la fuste aussi ! Notre Combiér, radieux reprit le chemin de la Vallée, le ventre plein, la tête lourde un tantinet, mais le cœur léger ! En route, il fit de fréquentes caresses au baril, dont le contenu était réellement de tout premier choix. A la tombée de la nuit, il arriva au pied du Jura, mais, pour monter le Mollendruz, il fallait doubler ; car, son cheval qui avait déjà fourni une fameuse course, n'aurait jamais pu arriver seul, avec la fuste, à la Vallée. Dans un des villages du pied du Jura, on trouva donc un cheval de renfort, dont le propriétaire consentit à venir doubler jusqu'au Pont. En chemin, le baril reçut encore de nombreuses visites ; aussi, en arrivant au Pont, il n'y restait plus que l'arôme du délicieux Lavaux qu'il avait contenu. On ne pouvait, cependant pas se quitter sans boire encore un verre ; aussi, on débordonna la fuste, et l'on se mit en

devoir de syphonner un peu du précieux nectar qu'elle contenait ; mais, tête du Combiér, ce n'était que de l'eau ! Comment, lui qui se croyait malin, il avait été pareillement joué ? Aller jusqu'à Epesses pour ramener de l'eau à la Vallée où il y en a déjà assez ! Et, payer encore un cheval de double pour traverser le Jura ! « J'aurais micux fait de lui donner ses 18 centimes à cette poison ». Vous pensez si le propriétaire du cheval de double rit de la farce ; et, le malin vigneron n'en dut pas moins rire et se vanter d'avoir roulé un Combiér, ce qui n'est, paraît-il pas facile ! Il avait bien dit qu'il remplirait la fuste pour rien ; mais il avait tout simplement oublié de dire avec quoi, voilà tout !

Pierre Ozaire.

LES BONS VIEUX MEDECINS

(Extrait d'une des intéressantes et spirituelles « Lettres vaudoises », de H. Laeser, journaliste).



Le temps n'est plus du médecin de campagne circulant à l'allure pacifique de son cabriolet, dont les grelots s'entendaient au loin. Dans les champs, les travailleurs relevaient leur torse courbé sur les sillons et disaient : « Voici Monsieur le docteur qui passe ». On lui tirait son chapeau ; on le suivait longtemps du regard. C'était un petit moment de détente qui augmentait encore la reconnaissance pour le docteur. Il arrivait qu'on barrait la route au cabriolet, pour demander conseil et même se faire traiter. Dans la région d'Echallens, par exemple, les vieux parlent encore du bon et jovial docteur Gottofrey, qui tutoyait chacun, ne faisant pas tant d'histoire pour arracher les dents au bord de la route, le patient installé sur un talus ou sur une boue-roue, tandis qu'un voisin hélé en plein travail, tenait d'une main de fer la tête du client...

Le temps n'est plus davantage du médecin à cheval, en général coiffé d'un casque colonial, qui parcourait un immense rayon de territoire au trot de sa monture, la troussée accrochée à la selle. Rien qu'à l'entendre sauter à terre, attacher son cheval à la porte de la grange, puis pénétrer dans la cuisine en faisant sonner ses éperons sur le carrelage, on se sentait déjà regaillardir.

De nos jours, les médecins vont en auto. Le malade ne connaît plus guère les longues heures d'attente de jadis. Et puis, la corporation s'est accrue. Il arrive même qu'on parle de saturation. N'empêche que, malgré la concurrence, les bons médecins sont sûrs de faire leur chemin et leurs affaires. Ils savent bien que, suivant le mot d'un auteur de la Renaissance, « science sans conscience est la ruine de l'âme. » Et, à ce sujet, la Chambre des médecins aura peu de besogne. Ils savent aussi qu'à toutes connaissances et tous les scrupules, il faut joindre une bonne humeur aussi indispensable que les remèdes, ne pas craindre à l'occasion de manier le balai et le torchon ou même fricoter un petit plat réconfortant pour un malade abandonné de tous.

Et puis, surtout, ils se rappelleront la réponse d'Ambroise Paré : « Je le pansay, Dieu le guérit... »

La Patrie Suisse. — Le numéro 931 (14 mars) de la « Patrie suisse » est riche en portraits : ce sont entre autres ceux de deux disparus, Ernest Chatelana, professeur, et Louis Esseiva, sculpteur, puis de MM. Henri Mouttet et Alfred Rudolf, les nouveaux membres du Conseil exécutif du canton de Berne, de M. Nicolas de Weck, qui vient d'être appelé comme secrétaire du Conseil du port de Dantzig, de M. le Dr René Burnand, actuellement directeur du sanatorium Fouad à Helouan (Egypte). L'actualité y est représentée par le cours de ski du Club alpin suisse à Moiry, par le 2e Bal de l'Are en Ciel à Lausanne ; le pays, par de belles vues du lac Ryffel, de la Dent Blanche, du glacier du Rhône, de la route de la Furka, tirées des « Merveilles de la Suisse », en cours de publication ; de la Pointe Dufour, vue d'un avion, du Collège scientifique cantonal à Lausanne, avec la Cathédrale comme fond ; l'art, par une bonne reproduction de « Chevaux sortant de la mer », d'Eugène Delacroix, propriété de M. Staub, à Mânedorf (Zurich), du reposoir de l'église de Fiaugères et de chandeliers de l'église de Sales (Gruyère), par Louis Esseiva. On y verra encore le sanatorium Fouad à Helouan (Egypte), les généreux français Pétain et Guillaumeat, Lloyd Georges, le maréchal Diaz, qui vient de mourir, la mode et la page humoristique d'Evert van Muyden.

LAUSANNE

De notre ville de Lausanne,
Nous sommes fiers, assurément,
Car elle expose en courtisane,
Ses beautés pour notre agrément.
Baignant ses pieds de souveraine
Dans les flos calmes du Léman,
Elle étend les plis de sa traîne
Sur un pays d'enchantement !

La ville, sur ses cinq collines
Et les replis de ses vallons,
Etale palais et chaumières
En un fouillis plein d'abandon !
Avec une élégance extrême,
Les vertes forêts du Jorat
La coiffent de leur diadème
Bandeau de reine et d'apparat !

Lausanne, ville impériale,
Dressa les tours et les clochers
De sa gothique cathédrale
Près du Château de l'Evêché.
Sous cette égide tutélaire,
Se blottit la vieille Cité !
De nos jours, leurs flancs séculaires
Abriment l'Université !

Lausanne a subi l'influence
Des temps et des gouvernements !
Aimant les arts et la science,
Elle en répand l'enseignement.
Dans son enceinte hospitalière
L'étranger réside et se plaît !
Adoptant nos mœurs familières,
Il trouve ici repos complet !

Les pensionnats de demoiselles
Déversent dans notre cité
Leurs flots changeants de jeunesse
En quête de félicité !
Quelques esprits grincheux se plaignent
Des phares intellectuels
Qui, disent-ils, chez nous, éteignent
Les lumignons industriels !...

Il faut bien faire et laisser dire !
Même en payant de lourds impôts,
Sachons conserver le sourire
Surtout ne criions pas trop haut !
S'il est des gens qui sont à plaindre,
Les amoureux, à Saint-François,
Près des pigeons, vont se rejoindre
Et sont heureux comme des rois !

Louise Chatelan-Roulet.

Au bal. — Excusez-moi, monsieur, je suis un peu sourde.

- Tiens, et moi qui suis un peu sourd.
- Nous sommes faits pour nous entendre.

Le truc classique. — En vérité, cette satanée cuisine pourrait bien nous envoyer une dépêche quand elle vient nous voir -

— Pourquoi cela ?

— Mais pour que nous puissions lui répondre que nous sommes à la veille de faire un petit voyage !

DU TÉNOR DANS L'HISTOIRE



UI donc se lamentait, disant qu'on ne peut fixer sûrement le fait déterminant de la série nommée « les coups du sort » ? Une définition satisfaisante serait : le sort de coups !...

De laborieuses recherches m'ont fait rencontrer l'un des facteurs de l'Histoire : le Ténor ! Néron, le premier en date, — Noé perdit sa vie dans le déluge, on le sait, et Adam ne se fit connaître, n'ayant pas eu de maître ! — chaque époque est dominée par un ténor : Faust, Wether, Des Grieux, Lohengrin... J'en passe, et des plus forts ! Le ténor est un beau gars : il déplore ses malheurs avec une figure de circonstance : Bouche en O et sourcils en circonflexe ! Des ténors, il y en a partout : sous le balcon des jouvencelles et, à l'instar de leur patron Roméo (encore un ténor !), ils escaladent la frêle dentelle de pierre, ou simili-pierre ; ils sévissent aussi dans les cours, d'où ils font tourner les saucées, calcinent les rôtis, tout en incendiant le cœur des cuisinières sentimentales. Voici encore les ténors de la route, du volant, les ténors du bistouri ou de la cambriole (cela reste toujours dans le do-